2 décembre. — Il faut que je termine ici pour cette fois. L'express vient d'arriver et va emporter les lettres vers la France.



DIOCÈSE DE SAINT-ALBERT.

LETTRE DU P. ANDRÉ AU P. LACOMBE.

Saint-Laurent, 30 octobre 1878.

MON BIEN CHER PÈRE LACOMBE,

Le 10 du mois de mai, je partis pour accompagner nos gens pendant leur voyage à la prairie. Plusieurs fois déjà j'ai fait ce voyage depuis mon arrivée dans ces contrées. C'est d'ordinaire une excursion qui n'offre guère de poésie, et qui excite peu l'enthousiasme. Cette année le voyage a été plus triste et plus pénible encore que les années précédentes. La chaleur, cet été, a été en effet écrasante, et vous savez, par expérience, ce que sont en tout temps les vastes plaines de la prairie. Les chaleurs amenaient avec elles d'effroyables orages, non sans danger pour nos personnes. Heureusement Dieu veillait sur nous; aucun malheur ni même aucun accident n'est arrivé dans notre camp. Mais, à une journée de marche de nous, un de ces orages violents a failli détruire entièrement un camp de sauvages et de métis. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu pareils effets de l'ouragan. Ce sont des tempêtes de ce genre qui si souvent sèment la mort et la destruction sur leur passage, dans les tropiques. La peur de nos pauvres sauvages, on se l'imagine sans peine. Ils étaient presque tous de la tribu des *Sauteux*. Quatre d'entre eux furent tués par le tonnerre, et plusieurs, au nombre de plus de trente, furent grièvement blessés. Les loges

et les charrettes furent les unes emportées à plus de 3 milles du camp, bien qu'elles fussent chargées d'un poids de plus de 700 livres, et les autres brisées en morceaux sur place. Le lendemain, le camp présentait l'aspect de la désolation. La plupart des loges étaient réduites en pièces ; quelques-unes même avaient disparu sous l'effort de la tempête et avaient été transportées à de fortes distances. Tout ce qu'elles renfermaient avait été ou brisé ou dispersé.

Dieu, dans sa bonté, a ménagé à mon camp une semblable visite de l'ouragan ; nous en avons été quittes pour la peur. La chasse, de son côté, a été bien plus triste sous un autre rapport. Les animaux de prairie étaient, il est vrai, assez nombreux ; nous en rencontrions d'immenses troupeaux ; mais ces animaux n'avaient que les os et la peau, et, pendant longtemps, nombre de nos gens furent malades, pour s'être nourris de cette viande coriace. La prairie est finie, et nos pauvres métis ont devant eux un bien triste avenir. Vous ne sauriez croire la multitude de gens qu'il y a maintenant dans la prairie. La plaine est couverte de camps qui se croisent dans toutes les directions. Aussi, quand les animaux vont faire défaut, nous aurons une famine horrible parmi nos sauvages. Le même coup frappera nos métis, qui, sourds à toutes nos sollicitations et à tous nos avertissements, continuent à mener une vie de paresseux et de vagabonds, vie qui a des charmes irrésistibles pour eux.

Les gens que j'ai accompagnés à la prairie ne m'ont donné que de la satisfaction, sous tous les rapports. Je n'ai éprouvé aucune contrariété de leur part, et mon ministère au milieu d'eux a été rempli de consolation. J'étais comme un père au milieu de ses enfants, sans que personne, je le répète pour leur rendre bon témoignage, ne m'ait donné le moindre sujet de peine. Le dimanche

et les fêtes se célébraient avec une solennité et une pompe que nous envieraient plusieurs paroisses. J'avais à ma disposition un magnifique chœur de chanteurs et de chanteuses, et Dieu a été glorifié dans cette vaste prairie, où si longtemps sa majesté a été si outragée et si méconnue.

A la fin de juillet, j'étais de retour à Saint-Laurent, où j'eus le bonheur de retrouver le P. FOURMONT en bonne santé. Je fus de plus bien réjoui en voyant que, pendant mon absence, mon cher compagnon avait embelli notre église : un joli clocher lui donne maintenant un aspect tout à fait religieux.

La mission de Saint-Laurent et celle du lac des Canards prennent de jour en jour une plus grande importance, et cette partie de la Sastkatchewan acquiert aussi un nouvel accroissement. Nous avons déjà ici deux belles paroisses. L'église du lac des Canards est presque finie et sera bientôt livrée au culte.

Je comptais me reposer quelque temps à la mission, à mon retour de la prairie ; mais voilà que M. Hughes, toujours si bienveillant pour nous, me propose de me fournir les moyens de me rendre au *Traité*, qui devait se discuter à Nipig Kapitikuk (Sounding lake). Je n'eus garde de refuser une proposition qui me souriait beaucoup, en me permettant la réalisation d'un projet de visite à nos anciens sauvages de Saint-Paul. J'avais de plus l'espoir de rencontrer au *Traité* les chers PP. LESTANG et FAFARD, les deux missionnaires des sauvages de la prairie. Je partis donc le 2 août du lac des Canards, accompagné de deux commis de M. Hughes et de plusieurs autres messieurs. Le voyage fut très-agréable. Nous mîmes deux jours à franchir la distance qui sépare *Sounding lake* du lac des Canards. Je ne vous parlerai pas de cette partie de la prairie que nous traversâmes pour nous rendre au lieu du

rendez-vous. C'est une plaine aride où l'eau potable est extrêmement rare. Quelquefois, après une journée de marche fatigante, brûlés que nous étions par les rayons d'un soleil ardent, nous rencontrions perdue dans la plaine quelqu'une de ces belles sources, à l'eau claire et fraîche, qui faisait de notre halte une véritable oasis dans cet immense désert. Je parcourais, cher Père, ces lieux arides que vous avez vous-même si souvent visités et traversés, à la recherche de vos chers enfants de la prairie; et mon esprit se retraçait alors les peines et les fatigues que vous avez endurées avec tant de courage, pour arriver à jeter, dans le cœur de ces pauvres sauvages, les semences de notre sainte religion. Plus que jamais je déplorais les circonstances qui nous ont privés de votre présence au milieu de nous, alors que vous étiez appelé à faire encore tant de bien dans ces contrées.

Nous arrivâmes samedi matin à *Sounding Lake* et nous campâmes à quatre milles environ de l'endroit où étaient campés les sauvages qui attendaient le gouverneur. Cinq jours nous séparaient encore de la date fixée pour le *Traité*. Aussi plus de la moitié des sauvages étaient-ils encore en route pour s'y rendre. Le P. Fafard était déjà campé avec bon nombre d'entre eux. Le dimanche matin, je me rendis au camp pour officier. Impossible de vous dire ma joie, quand je vis arriver pour me saluer, avant la sainte messe, nos anciens chrétiens dont plusieurs pleuraient d'émotion en me revoyant après une si longue absence; quelques-uns d'entre eux en effet ne m'avaient pas revu depuis sept à huit ans.

La grand'messe se célébra avec grande pompe. Métis, sauvages, Anglais et Américains se trouvaient réunis dans notre tente. Les sauvages étaient en grand nombre, comme vous devez le penser; on me fit l'honneur d'adresser la parole à cette nombreuse assistance. J'étais fort

ému en commençant mon discours. J'exprimai de mon mieux et avec effusion la grande joie que j'éprouvais. Les sauvages aussi se montraient heureux de me voir. Mais combien leur cœur eût été plus consolé de voir à ma place le Père qu'ils aiment, celui dont le souvenir est gravé au fond de leur cœur, celui qui si souvent s'est dévoué pour eux, et qui les a enfantés à la vie de la grâce, leur cher Père LACOMBE! Durant mon sermon les larmes coulèrent de tous les yeux à votre souvenir et je ne réussis à consoler les bons sauvages qu'en les assurant que vous éprouveriez une grande joie à apprendre avec quelle fidélité ils ont persévéré dans la prière et dans les promesses qu'ils vous ont faites.

Après la messe, ils vinrent me remercier chaudement des bonnes paroles que je leur avais adressées et du bonheur qu'ils avaient éprouvé à m'entendre. Ils me dirent aussi combien grand était leur désir de revoir leur cher Père LACOMBE, et me supplièrent de faire parvenir à Mgr TACHÉ l'expression de ce vif désir.

J'aurais voulu adresser quelques paroles dans leur langue aux Anglais qui étaient venus m'entendre; mais le sermon ayant été fort long, je les conviai pour le soir à une cérémonie spéciale. Ils s'y rendirent tous en effet au nombre de plus de quarante, quelques dames même y accompagnèrent leurs maris. Le thème de mon discours fut la dignité du sauvage, comme homme doué de la même nature qu'eux. Je leur dis que l'enfant des prairies était comme eux, enfant du même Dieu et avait aussi, comme eux, participé au prix infini de la rédemption par Jésus-Christ, que dans son cœur aussi la religion avait le privilège d'exciter des sentiments d'amour et de reconnaissance, et que souvent même le sauvage savait mieux apprécier que l'homme civilisé les bienfaits de son créateur; enfin que ces pauvres êtres errants, parfois objets

d'un dédain immérité, et trop souvent aussi victimes de la cupidité du commerçant, seraient un jour devant Dieu leurs justes accusateurs en leur reprochant la manière dont ils abusent des dons du ciel. Mon discours impressionna vivement mes auditeurs protestants qui ne laissèrent pas de me remercier de la bonté que j'avais eue de prêcher exprès pour eux.

Le mardi matin, l'arrivée du P. LESTANG porta à trois le nombre des prêtres. Ce n'était pas trop pour évangéliser la multitude rassemblée autour de nous. Les sauvages occupaient à eux seuls plus de cent loges ; il y avait en outre une quarantaine de traiteurs de toutes les nationalités. Enfin le mardi soir arriva le gouverneur en compagnie de deux ministres protestants, lesquels heureusement restèrent bien tranquilles chez eux, tout le temps que dura le *Traité*. Tous les sauvages étant d'ailleurs, ou catholiques ou infidèles, ces messieurs n'avaient par là même qu'à se reposer.

Je ne puis taire ici ma consolation à la vue du bien qu'opèrent chez ces peuplades les RR. PP. LESTANG et FAFARD. Nos anciens chrétiens sont tout renouvelés par leur ministère et beaucoup d'infidèles ont été régénérés dans les eaux du baptême. L'élan est donné, et les sauvages n'ont jamais été si bien disposés qu'aujourd'hui.

Le dimanche qui suivit l'arrivée du gouverneur, nous eûmes un office solennel qui surprit beaucoup ce monsieur et les gens de sa suite ; leur étonnement fut grand de voir tant de sauvages présents. Le ministre voulut aussi avoir son service ; mais hélas ! il n'eut pour tout auditeur qu'un pauvre sauvage surpris par lui dans sa loge qu'il ne pouvait quitter. Nos deux Pères sont d'excellents missionnaires : ils travaillent ardemment à la conversion des infidèles. Le moment est très favorable, les pau-

vres sauvages encore infidèles étant prêts à se donner au premier venu.

Je pense, cher Père, que se sera pour vous une grande consolation d'apprendre que l'œuvre que vous avez entreprise de la conversion de ce peuple fait chaque jour de rapides progrès, et que vos enfants des prairies ont en abondance les secours de la sainte religion.

Agréez, mon bien cher P. LACOMBE, l'expression de mon fraternel dévouement.

A. ANDRÉ, O. M. I.

CANADA.

RAPPORT DU R. P. GRENIER.

Saint-Sauvenr de Québec, le 5 décembre 1878.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Depuis mon dernier rapport, il y a deux ans, nos occupations n'ont pas varié, mais elles se sont multipliées; malheureusement notre nombre, au lieu d'augmenter, a plutôt diminué. Au lieu d'être habituellement cinq ou six Pères, comme en certaines années, nous n'avons été presque ordinairement que quatre; ce qui nous a valu un surcroît de travail qui n'est plus en rapport avec l'augmentation de la population.

L'année 1876 se terminait par la mort du vénérable et bien regretté Père DUROCHER; l'année 1877 a commencé par un deuil presque aussi sensible à nos bons paroissiens. Le 4 janvier, en effet, la Supérieure du couvent, qui n'était au milieu de nous que depuis quelques mois, mais qui, pendant ce peu de temps, par sa bonté et son affabilité, avait su s'attirer l'affection des élèves et des parents, était emportée par le même genre